

Article paru dans



le 2 juillet 1998

Livre. Une bonne analyse historique décryptant l'attachement viscéral des juifs à la terre d'Israël. "Rêves" de Jérusalem. "Israël imaginaire", Jean-Christophe Attias et Esther Benbassa, Flammarion, 396 pp., 120 F.

Ce qui, au fond, constitue un véritable scandale de l'esprit pour qui croit que l'homme est un animal rationnel, dans le conflit qui oppose Israël à ses voisins arabes et aux Palestiniens, c'est l'implacable attachement des juifs à la terre d'Israël. Par-delà les siècles, les vicissitudes de l'Histoire, etc. - on connaît l'argumentation, qu'elle soit empruntée à la religion, à la mémoire ou à l'idéologie. Il va de soi que les adversaires du sionisme ou d'Israël contemporain n'ont aucune obligation d'accepter cette autoaffirmation, les Palestiniens moins que d'autres.

Mais rien n'interdit à quiconque de comprendre comment et pourquoi s'est forgé ce lien dans l'"imaginaire" des juifs, comment et pourquoi Jérusalem s'est inscrit de manière presque charnelle dans la liturgie, la poésie, la littérature, la psyché. Comment ce "rêve" fut si tangible. Comment et pourquoi cet amour symbolique s'est transmué - ou a été exploité, selon le point de vue que l'on a - par le sionisme au XIXe siècle.

L'ouvrage de J.-C. Attias et d'E. Benbassa affiche une vertu insigne: on n'est guère ici dans l'apologétique mais dans l'histoire des historiens. D'autant que les auteurs, comme il se doit, refont la "généalogie" de cet "imaginaire" en remontant aux sources bibliques, puis en parcourant la vaste littérature talmudique, cabalistique, exégétique et, enfin, moderne: le piège est à chaque coin de page; ils le déjouent. En effet, la tentation serait forte de procéder par accumulation et de verser dans le vertige de l'invocation: quoi! tant de sources, tant de rappels, tant d'évocations de la "sainteté", de la "centralité" d'Israël ne prouvent-ils pas à foison que les juifs sont les légitimes propriétaires de cette terre?

Non, les textes, fussent-ils "sacrés" - en tout cas pour le lecteur aux yeux dessillés - ne sont pas des cadastres. Ils ne justifient rien. En revanche, leur force terrible, désespérante même pour qui croirait que les conflits se dénouent par la bonne volonté kantienne des antagonistes, c'est qu'ils ont forgé un terreau de l'âme, un humus de la volonté, un terroir de l'obsession difficilement réductibles. La proche bataille pour

Jérusalem en est, bien sûr, à cet égard, l'acte ultime et extrême de cette dramaturgie qui chevauche les siècles.

A l'ère moderne, depuis l'ouverture des ghettos à la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, l'enjeu autour de la terre s'est exacerbé. "Terre sans peuple pour un peuple sans terre", le slogan volontariste d'hier a éclaté devant la rude réalité d'une terre disputée entre deux peuples (et de vigilants voisins ou de lointains tuteurs). L'accusation de colonialisme est d'ailleurs passée des écrits des antisionistes aux "postsionistes" israéliens, qui revisitent les mythes fondateurs avec une cruauté gourmande.

L'avantage de ce qu'on lira dans cet Israël imaginaire tient au fait que les deux auteurs n'ont aucun compte à régler ni aucune culpabilité à faire excuser, mais qu'ils donnent à lire, sans emphase, sans embarras et avec une belle alacrité cursive l'histoire d'un mythe qui a tenu contre le temps.

Jean-Luc ALLOUCHE